

Qu'un sang impur, etc.

Human Smoke. Prémices de la Seconde Guerre mondiale. La fin de la civilisation de Nicholson Baker. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Éric Chédaille. Christian Bourgois Éditeur, 574 p.

Pierre Popovic

Numéro 231, mars-avril 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61854ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (2010). Compte rendu de [Qu'un sang impur, etc. / *Human Smoke. Prémices de la Seconde Guerre mondiale. La fin de la civilisation* de Nicholson Baker. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Éric Chédaille. Christian Bourgois Éditeur, 574 p.] *Spirale*, (231), 44-46.

Qu'un sang impur, etc.

PAR PIERRE POPOVIC

HUMAN SMOKE. PRÉMICES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE. LA FIN DE LA CIVILISATION de Nicholson Baker

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Éric Chédaille
Christian Bourgois Éditeur, 574 p.

Le sous-titre *Prémices de la Seconde Guerre mondiale. La fin de la civilisation* explique mieux que le titre *Human Smoke*, qui renvoie aux fumées sortant des cheminées des camps de concentration, ce que Nicholson Baker a voulu faire dans son dernier livre. Le penchant prononcé de Baker pour l'encyclopédie courante et pour la collection ne se dément pas ici puisque *Human Smoke* rassemble une série impressionnante de fragments, généralement brefs mais de longueurs variables, patiemment récoltés dans la presse, les documents officiels, les mémoires ou les journaux personnels. Ces extraits choisis, comportant une citation ou un discours rapporté dans la très grande majorité des cas, sont ostensiblement datés, et référencés en fin de volume par un appareil de notes, lui-même suivi d'une bibliographie nourrie. Ce dispositif indique que le livre a pour mission d'apporter une contribution à la connaissance des événements qu'il rapporte même s'il n'a rien d'un travail universitaire ou d'un ouvrage de synthèse historique.

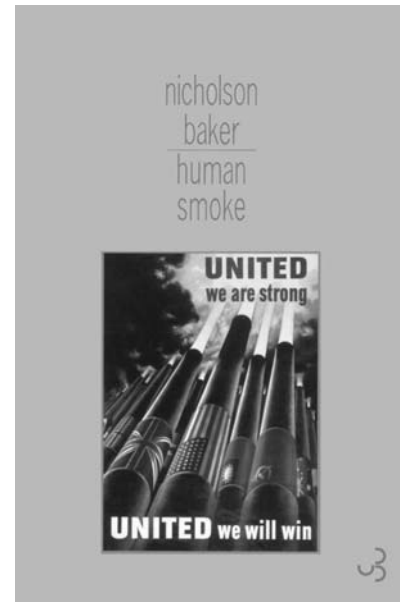
Le premier des fragments sélectionnés date de 1892 : la paix ne pourra régner sur le monde, affirme Alfred Nobel, incidemment fabricant d'explosifs, que lorsque les nations civilisées seront si dangereusement armées qu'elles mettront bas les armes par crainte de s'anéantir réciproquement. L'avenir lui a donné tort : le cas de figure a existé et existe, ou peu s'en faut, et la paix mondiale n'est guère pour demain. Le dernier fragment, lui, est emprunté à la page du 31 décembre 1941 du journal intime que tient l'écrivain Mihail Sebastian à Bucarest : Sebastian s'étonne d'être encore en vie et cherche dans le réveillon qui passe une flammèche d'espoir. Si dans les pages inaugurales de

nombreux passages concernent la Première Guerre mondiale, c'est essentiellement pour souligner la façon dont la fin de cette dernière n'a rien résolu, ni sur le plan géopolitique ni sur celui de l'échelle concurrentielle des haines. Ce sont cependant les années 1930 et la période 1939-1941 qui composent le gros de l'inventaire, et celui-ci met avant tout en coupe le monde anglo-saxon. La disposition des objets de la collection respecte l'ordre chronologique.

Trois groupes sont principalement visés par l'enquête de Baker : les dirigeants militaires et politiques britanniques, dont Neville Chamberlain et Winston Churchill, lequel, en raison de son rôle majeur, est l'objet d'une attention toute particulière ; les milieux diplomatiques, médiatiques et politiques états-uniens, avec en tête de liste Franklin D. Roosevelt et sa femme Eleanor, que suit un peu plus loin l'inquiétant Charles Lindbergh ; Hitler, Goebbels et quelques autres dignitaires nazis. À ces trois groupes majeurs s'adjoignent des séquences associées à trois ensembles plus petits : quelques présences d'autres leaders occidentaux (de Gaulle, Staline) ; des interventions de quelques pacifistes importants, dont Mohandas Gandhi ; quelques notations de voix émouvantes et tragiques, entre autres celles de deux intellectuels juifs en proie à l'oppression nazie, l'un en Roumanie, l'autre en Allemagne, l'essayiste et romancier Mihail Sebastian, déjà cité, et le professeur Viktor Klemperer.

DEUX OBJECTIFS CLAIRS

Que veut montrer Nicholson Baker en présentant cette collection ? Deux choses.



Premièrement, qu'une mémoire historique véritable ne peut se contenter d'une version tronquée des événements ni reposer sur une sélection lacunaire des discours des décideurs. De façon insistante au fil des pages, les paroles et les déclarations attribuées à Churchill et Roosevelt donnent froid dans le dos. L'un et l'autre ont tenu des propos antisémites (sans commune mesure néanmoins avec l'antisémitisme de Lindbergh, l'une des têtes d'affiche du mouvement « America First ») et ont montré de l'indifférence ou de l'hostilité à l'égard de la possibilité d'accueillir des réfugiés juifs ou étrangers sur leur territoire ou de leur trouver quelque part un lieu d'accueil convenable après les invasions de la Tchécoslovaquie et de la Pologne. Après la Première Guerre mondiale, ils ont fréquemment défendu ou conduit une politique internationale agressive, belliqueuse. Plusieurs mois après l'armistice et la signature du Traité de Versailles, Churchill se montrait encore favorable au maintien d'un blocus de l'Allemagne ; en février 1920, il parle dans un numéro du *Illustrated Sunday Herald* d'une « *conspiration mondiale* » menée par un « *bolchevisme international* » au cœur duquel se trouverait la « *communauté*

juive » ; au même moment et pour longtemps, il soutient sans faillir des mesures guerrières en Inde pour la raison qu'il faut absolument « réduire le gandhisme ». Roosevelt, pour sa part, qui trouve en 1922 que le nombre d'étudiants juifs en première année à Harvard est trop élevé et agit en sorte qu'il soit diminué, multipliera sciemment, une fois président, les provocations diplomatiques et militaires à l'égard du Japon dans le Pacifique.

Deuxièmement, que les prénotions de « bonne guerre » et de « guerre juste » sont des outils de manipulation idéologique et de propagande dont l'efficace tient à ce qu'elles survalorisent la décision de faire la guerre afin d'occulter ses conséquences immédiates et toute discussion sur la

(gares, aéroports) — qui a fait récemment retour sous le couvert de l'expression « frappes chirurgicales » — est avancée, puis abandonnée au bénéfice d'une psychologie des foules digne de Walmart ou d'une version moderne de la loi du talion. Pour la psychologie, cela donne : la population bombardée sera si démoralisée qu'elle se rebellera contre ses dirigeants (c'est évidemment le contraire, s'ensuivent une haine démultipliée de l'agresseur et un réflexe patriotique). Pour le talion : chaque camp présente ses bombes comme une riposte et menace perpétuellement l'autre de « représailles implacables ». La phrase célèbre de Bakhtine selon laquelle « *les actes du drame de l'histoire mondiale se sont déroulés devant le cœur populaire riant* », trouve ici un correctif :

Pendant un temps assez bref, l'excuse de ne viser que des objectifs militaires (gares, aéroports) [...] est avancée, puis abandonnée au bénéfice d'une psychologie des foules digne de Walmart ou d'une version moderne de la loi du talion.

façon dont elle aura lieu. Aucun compte sérieux dès lors n'est pris de la façon dont la guerre est conçue, concrètement faite et menée, ni de la manière dont elle est motivée (humainement, humanitairement, non politiquement) en accord ou non avec le droit, sur la base ou non de preuves objectives et après que toutes les possibilités de négociation ont été ou non épuisées. De ce côté, le florilège de Baker est accablant, et le pire est que, pour tout esprit lucide, il l'est de façon prévisible. On sait que, entre le début et la fin du xx^e siècle le pourcentage de victimes civiles en temps de guerre est passé de 10 à 90 %. Les théoriciens (*sic*) militaires n'y sont pas pour rien, exaltant dès les années 1920 la splendeur tactique des bombardements aériens sur grande échelle. Hitler et Göring le savent ; Guernica, le pilonnage de Varsovie, les attaques sur Londres et Coventry de 1940-1941 le prouvent. Mais en face, tout le monde est d'accord : bombarder les villes et les civils est devenu la norme. Pendant un temps assez bref, l'excuse de ne viser que des objectifs militaires

« riant » doit être changé pour « mort ». Et Baker d'insister sur le fait que les bombardements sur grande échelle sont médités et préparés bien avant la guerre à Washington, Londres ou Berlin ; de collationner les souhaits de Churchill de voir les bombardements tuer à Aix, à Cologne, à Nuremberg, à Berlin un maximum de gens ; d'épingler la délicate suggestion de Roosevelt de taper sur les petites villes car, la proximité sociale aidant, le moral populaire devrait en prendre un coup plus fort encore. À cet égard, le choix d'arrêter les éphémérides des massacres à la fin de l'année 1941 est habile, dans la mesure où ni Dresde ni Hiroshima n'ont encore eu lieu. Baker suggère ainsi qu'ils flambent déjà sur la ligne d'horizon du cauchemar. *La fin de la civilisation*, c'est cela : faire de n'importe quel citoyen du monde de la chair à bombe. Ou à gaz... Car *Human Smoke* aligne aussi des dizaines d'autres inserts relatifs au commerce international des armes (on vend aussi bien à l'ennemi, du moment qu'il paie), à la planification de famines ciblées, à l'utilisation du gaz

moutarde (Churchill est pour), des « armes absolues » ou bactériologiques (anthrax, bacilles de peste en Chine par l'aviation japonaise) : il y en a pour tous les goûts et pour tous les cadavres.

UNE ENTREPRISE PÉRILLEUSE

Étant moi-même un ancien objecteur de conscience, pour ne rien cacher, je confierai volontiers que je suis globalement d'accord avec les deux objectifs poursuivis par Baker et avec sa position philosophique face à l'hégémonie en longue durée de l'idéologie belliciste. Pour qui s'intéresse le moins du monde à cette dernière, il n'y a d'ailleurs pas grand-chose de vraiment neuf dans son livre. Celui-ci vaut surtout par la précision de l'énumération, l'habileté dans la recherche des sources et le travail de bénédictin accompli. Quelques résultats latéraux ne sont cependant pas négligeables. *Human Smoke* jette un éclairage cru sur l'indifférence (dans le meilleur des cas) manifestée par les Alliés face au message que leur apporte Jan Karski, messenger mandaté par la Résistance et le Gouvernement polonais afin de transmettre le déchirant appel à l'aide que lui ont confié deux leaders de la communauté juive du Ghetto de Varsovie. Karski aura beau témoigner et plaider, ni Churchill ni Roosevelt ne modifieront leur stratégie militaire pour essayer de stopper ou, au moins, d'enrayer l'application de la « solution finale ». Je note aussi qu'un sondage récent laisse entendre que 67 % des Américains approuvent les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki ; le livre de Baker donne envie de leur demander cyniquement si un seul des deux n'aurait pas suffi. Cette coïncidence démontre son actualité ; cela vaudrait d'ailleurs la peine d'aller cueillir dans les journaux québécois d'il y a quelques années les déclarations, chroniques, éditoriaux publiés au moment de la décision prise par G.W. Bush d'envahir l'Irak, juste pour voir qui disait quoi et comment. J'observe enfin que le livre de Baker dérange qui il doit. Lors de sa sortie aux États-Unis, divers commentateurs *néocons* pur jus ont accusé l'auteur d'avoir fait un livre en faveur du nazisme, accusation crapuleuse s'il en est. La lecture des propos et des discours rapportés d'Hitler, Goebbels, et autres Himmler ou Heydrich l'invalident *de facto*. D'une part, Baker consigne scrupuleusement les étapes de la planification du génocide, ce

qui établit clairement que Churchill et Roosevelt ne sont pas à confondre avec les voyous nazis. D'autre part, la question posée porte sur les décisions prises par les leaders occidentaux dans leur gestion de la guerre, non sur la nécessité (évidente) de cette dernière.

Cela dit, je ne suis pas sûr que l'exposition chronologique d'une collection de fragments soit la meilleure façon d'atteindre les buts recherchés. Imaginer que l'effet de liste accorde au volume un label de neutralité est parfaitement illusoire. Non seulement le choix des vignettes est-il déjà le signe d'un point de vue, mais de plus, les fragments sont, que ce soit dans leur ensemble ou pris un par un, l'objet d'une mise en forme, et celle-ci fait parfois problème. Par exemple, les dates sont très souvent introduites par des formules actualisatrices intégrées dans le mini-récit fragmentaire : « *Cela se passe le 26 août 1940 à Berlin* », « *Nous sommes le 18 juillet 1941* ». La redondance des syntagmes « *Cela se passe* » et « *Nous sommes le* » engendre une litanie, volon-

tiers pathétique, semblable à celle créée par la lecture des minutes d'un procès. Or Baker soutient vouloir soulever une question, non dresser un procès, donc ce n'est pas une bonne idée. Quelque peu aplatie par ces actualisations récurrentes, la chronologie, quant à elle, enregistre quelquefois des télescopes délicats. Certaines phrases sont alors trop peu explicitées, à l'image de celle de Gandhi affirmant ne voir entre Hitler et Churchill qu'une « *différence de degrés* », ce qui est compréhensible dans la logique de Gandhi, vu les bombardements de la R.A.F. sur l'Inde auxquels il pense et les informations probablement lacunaires dont il dispose sur les répressions en Allemagne, mais devient néanmoins fort problématique si l'affirmation est livrée telle quelle et si elle irradie sur toute une série de séquences avoisinantes. Le poids des fragments est lui aussi très variable. Que dans son essai de 1937 sur *Les Grands Contemporains*, Churchill écrive de Léon Trotski qu'« *Il était juif* », qu'« *Il l'est resté* » et que « *Rien ne peut éclipser cela* », après avoir intitulé son chapitre « *Léon Trotski, alias Bronstein* »,

est grave et significatif, mais que sa propre femme lui lance à la fin d'un repas arrosé « *Vous êtes un sanguinaire !* », ne l'est pas. Il y a là, à mon sens, un certain nombre de fautes intellectuelles qui suscitent pas mal de malaise. Elles amoindrissent la qualité d'une entreprise qui a le courage de poser de vraies questions et à laquelle je suis reconnaissant d'avoir donné une place à des pacifistes comme Jeannette Rankin ou Dorothy Detzer, ainsi qu'à des résistants allemands au nazisme comme Bernhard Lichtenberg, doyen de la cathédrale St. Hedwig de Berlin. Nicholson Baker aurait d'ailleurs pu mettre en épigraphe de son ouvrage cette phrase du dernier tract de la *Rose Blanche*, que distribuaient Hans et Sophie Scholl le jour de leur arrestation par les nazis en février 1943 : « *Nous vous racontons cette suite de crimes parce que cela touche à une question qui nous concerne tous, et qui doit tous nous faire réfléchir.* » †

1. Sur ce point, voir les « romans » de Yannick Haenel, *Jan Karski*, Gallimard, 2009, 194 p. et de Bruno Tessarech, *Les sentinelles*, Grasset, 2009, 380 p.

L'école des mystères

POÉSIE 

PAR ROSALIE LESSARD

L'ÉTREINTE DES VENTS d'Hélène Dorion

Presses de l'Université de Montréal, 142 p.

Dans ses *Lettres à un jeune poète*, Rainer Maria Rilke recommandait à Franz Xaver Kappus : « *N'écrivez pas d'histoire d'amour, évitez dans un premier temps ces formes trop courantes et trop banales : elles sont ce qu'il y a de plus difficile, car donner quelque chose d'original, tandis que se presse en masse toute la tradition des œuvres réussies et dont une part est brillante, requiert une*

grande force déjà mûrie. » Ce conseil ne s'adresse certes pas à une Hélène Dorion, poète dont la force et la maturité ne sont plus à démontrer ; néanmoins, la mise en garde, provenant d'un poète que Dorion place en exergue de son nouvel opus, *L'étreinte des vents*, a le mérite d'indiquer les écueils qui menacent tout auteur désireux d'interroger le « lien des liens », ainsi que la bonne dose

